

La Double Inconstance

de Marivaux

Mise en scène : André Brassard.**Distribution :** Sylvie Cantin, Erika Gagnon,

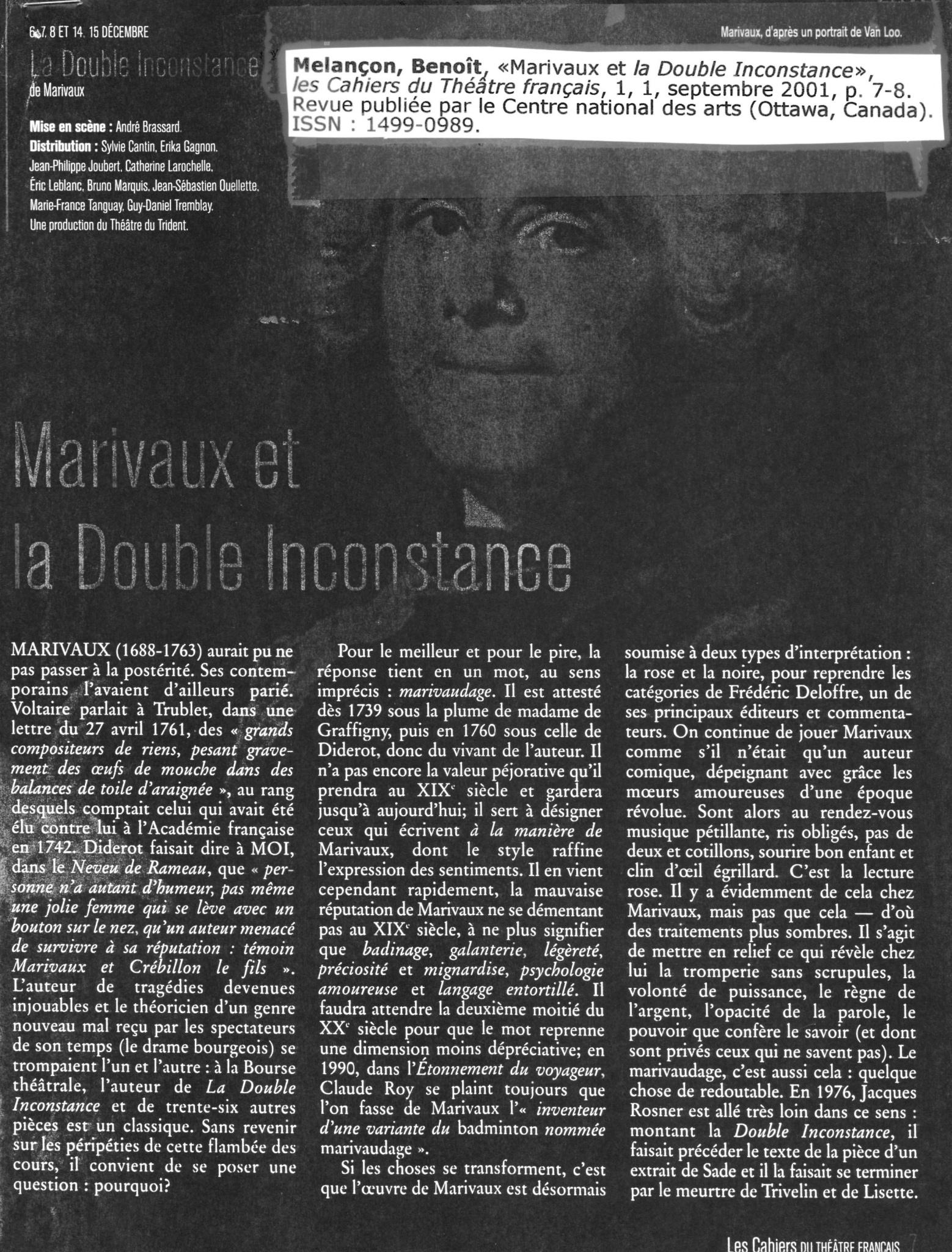
Jean-Philippe Joubert, Catherine Larochelle,

Éric Leblanc, Bruno Marquis, Jean-Sébastien Ouellette,

Marie-France Tanguay, Guy-Daniel Tremblay.

Une production du Théâtre du Trident.

Melançon, Benoît, «Marivaux et la Double Inconstance»,
les Cahiers du Théâtre français, 1, 1, septembre 2001, p. 7-8.
 Revue publiée par le Centre national des arts (Ottawa, Canada).
 ISSN : 1499-0989.



Marivaux et la Double Inconstance

MARIVAUX (1688-1763) aurait pu ne pas passer à la postérité. Ses contemporains l'avaient d'ailleurs parié. Voltaire parlait à Trublet, dans une lettre du 27 avril 1761, des « *grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée* », au rang desquels comptait celui qui avait été élu contre lui à l'Académie française en 1742. Diderot faisait dire à MOI, dans le *Neveu de Rameau*, que « *personne n'a autant d'humeur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation : témoin Marivaux et Crébillon le fils* ». L'auteur de tragédies devenues injouables et le théoricien d'un genre nouveau mal reçu par les spectateurs de son temps (le drame bourgeois) se trompaient l'un et l'autre : à la Bourse théâtrale, l'auteur de *La Double Inconstance* et de trente-six autres pièces est un classique. Sans revenir sur les péripéties de cette flambée des cours, il convient de se poser une question : pourquoi ?

Pour le meilleur et pour le pire, la réponse tient en un mot, au sens imprécis : *marivaudage*. Il est attesté dès 1739 sous la plume de madame de Graffigny, puis en 1760 sous celle de Diderot, donc du vivant de l'auteur. Il n'a pas encore la valeur péjorative qu'il prendra au XIX^e siècle et gardera jusqu'à aujourd'hui; il sert à désigner ceux qui écrivent à la manière de Marivaux, dont le style raffine l'expression des sentiments. Il en vient cependant rapidement, la mauvaise réputation de Marivaux ne se démentant pas au XIX^e siècle, à ne plus signifier que *badinage, galanterie, légèreté, préciosité et mignardise, psychologie amoureuse et langage entortillé*. Il faudra attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour que le mot reprenne une dimension moins dépréciative; en 1990, dans *l'Étonnement du voyageur*, Claude Roy se plaint toujours que l'on fasse de Marivaux l'« *inventeur d'une variante du badminton nommée marivaudage* ».

Si les choses se transforment, c'est que l'œuvre de Marivaux est désormais

soumise à deux types d'interprétation : la rose et la noire, pour reprendre les catégories de Frédéric Deloffre, un de ses principaux éditeurs et commentateurs. On continue de jouer Marivaux comme s'il n'était qu'un auteur comique, dépeignant avec grâce les mœurs amoureuses d'une époque révolue. Sont alors au rendez-vous musique pétillante, ris obligés, pas de deux et cotillons, sourire bon enfant et clin d'œil égrillard. C'est la lecture rose. Il y a évidemment de cela chez Marivaux, mais pas que cela — d'où des traitements plus sombres. Il s'agit de mettre en relief ce qui révèle chez lui la tromperie sans scrupules, la volonté de puissance, le règne de l'argent, l'opacité de la parole, le pouvoir que confère le savoir (et dont sont privés ceux qui ne savent pas). Le marivaudage, c'est aussi cela : quelque chose de redoutable. En 1976, Jacques Rosner est allé très loin dans ce sens : montant la *Double Inconstance*, il faisait précéder le texte de la pièce d'un extrait de Sade et il la faisait se terminer par le meurtre de Trivelin et de Lisette.

La Double Inconstance (1723) est en effet exemplaire de la tension, chez Marivaux lui-même, entre ces conceptions en apparence contradictoires. Il y a certes du libertinage ici, et cela dès le titre : le spectateur sait d'entrée de jeu comment se termineront les joutes amoureuses. La machine matrimoniale, selon le mot de Michel Deguy, aura triomphé une fois de plus : à chacun sa chacune. Sur ce plan, l'action dramatique correspond parfaitement à la définition du marivaudage de Frédéric Deloffre : le « passage d'un langage de convention au langage du cœur », du langage de l'engagement prématuré entre Arlequin et Silvia à celui de l'amour vrai entre Arlequin et Flaminia, et entre le prince et Silvia. La

réussite de Marivaux consiste à faire progressivement oublier qu'à l'origine de la pièce il y a un rapt, celui d'une paysanne par son maître, que tout au long du spectacle les personnages sont littéralement prisonniers de son château et que l'inconstance est forcée. Dans l'expression « *petites personnes* », utilisée par Flaminia (acte III, scène 8), il faut entendre l'épithète en son acception sociale : gens de peu, inférieurs par état.

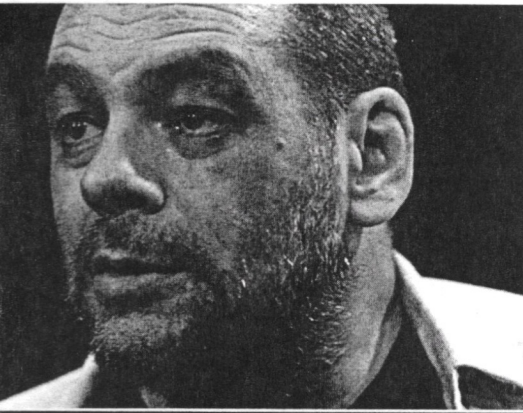
Comment Marivaux arrive-t-il à atténuer les effets de cette violence sociale, puis à la faire disparaître du dénouement ? En lui accordant de moins en moins d'importance au fur et à mesure que l'intrigue se déploie : au fil des actes, le kidnapping initial et les forces coercitives qui limitent les déplacements de Silvia et d'Arlequin sont de moins en moins évoqués. En ne donnant à voir ni le premier ni les secondes : la violence est réelle, mais elle échappe le plus souvent à la représentation. En faisant du prince un prétendant sincère (s'il enlève Silvia, c'est par amour), une victime de sa propre condition (les lois de son royaume l'obligent à épouser une de ses sujettes) et un aristocrate touché par les plaintes des petites gens (n'est-il pas un despote éclairé ?). En laissant tomber le rideau sur les unions idoines : tout est bien qui finit marié, et cette fin justifie les moyens.

Jouer Marivaux aujourd'hui ? Oui, et précisément parce qu'il y a chez lui, inextricablement liés, du spirituel et du matériel, de l'aérien et du terrestre, de la lumière et de l'ombre. Si le marivaudage est le langage de l'amour, de l'amour enfin démasqué et avoué, c'est aussi celui de la lutte, voire de la guerre. Sans pareille tension, il n'est pas d'œuvre qui survive à sa réputation, il n'est pas de toile d'araignée qui traverse les siècles.

Benoît Melançon

Pour lire le théâtre de Marivaux – dont *La Double Inconstance* – l'édition de référence est celle dont le texte a été établi et commenté par Frédéric Deloffre. Publiée en deux volumes dans la collection des Classiques Garnier, cette édition offre une introduction solide au théâtre de Marivaux et à chacune des pièces, ainsi qu'une chronologie, un glossaire, des documents d'époque, un index et des commentaires d'une précision remarquable.

André Brassard



Pierre Desjardins



Murray Mosher



André Brassard, réputé pour la finesse psychologique de ses mises en scène, n'a pourtant abordé Marivaux qu'une seule fois auparavant. C'était en 1974 au Théâtre français du Centre national des Arts. Il s'agissait de *La Fausse Suivante*, avec un décor et des costumes de François Barbeau. On voit ici Michelle Rossignol (le Chevalier) et Rita Lafontaine (la Comtesse).